

Veille du troisième dimanche après la Trinité

Saint-Guillaume le 1^{er} juillet 2017

Être bien dans ses sandales...

Luc 15

- 1 Les collecteurs d'impôts et les pécheurs s'approchaient tous de lui pour l'écouter.
- 2 Et les Pharisiens et les scribes murmuraient ; ils disaient : « Cet homme-là fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux ! »
- 3 Alors il leur dit cette parabole : « Un homme avait deux fils.
- 12 Le plus jeune dit à son père : Père, donne-moi la part de bien qui doit me revenir. Et le père leur partagea son avoir.
- 13 Peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout réalisé, partit pour un pays lointain et il y dilapida son bien dans une vie de désordre.
- 14 Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à se trouver dans l'indigence.
- 15 Il alla se mettre au service d'un des citoyens de ce pays qui l'envoya dans ses champs garder les porcs.
- 16 Il aurait bien voulu se remplir le ventre des gousses que mangeaient les porcs, mais personne ne lui en donnait.
- 17 Rentrant alors en lui-même, il se dit : Combien d'ouvriers de mon père ont du pain de reste, tandis que moi, ici, je meurs de faim !
- 18 Je vais aller vers mon père et je lui dirai : Père, j'ai péché envers le ciel et contre toi.
- 19 Je ne mérite plus d'être appelé ton fils. Traite-moi comme un de tes ouvriers.
- 20 Il alla vers son père. Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut pris de pitié : il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers.
- 21 Le fils lui dit : Père, j'ai péché envers le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils...
- 22 Mais le père dit à ses serviteurs : Vite, apportez la plus belle robe, et habillez-le ; mettez-lui un anneau au doigt, des sandales aux pieds.
- 23 Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons,
- 24 car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé. » Et ils se mirent à festoyer.
- 25 Son fils aîné était aux champs. Quand, à son retour, il approcha de la maison, il entendit de la musique et des danses.
- 26 Appelant un des serviteurs, il lui demanda ce que c'était.

27 Celui-ci lui dit : C'est ton frère qui est arrivé, et ton père a tué le veau gras parce qu'il l'a vu revenir en bonne santé.

28 Alors il se mit en colère et il ne voulait pas entrer. Son père sortit pour l'en prier ;

29 mais il répliqua à son père : Voilà tant d'années que je te sers sans avoir jamais désobéi à tes ordres; et, à moi, tu n'as jamais donné un chevreau pour festoyer avec mes amis.

30 Mais quand ton fils que voici est arrivé, lui qui a mangé ton avoir avec des filles, tu as tué le veau gras pour lui!

31 Alors le père lui dit : Mon enfant, toi, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi.

32 Mais il fallait festoyer et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et il est vivant, il était perdu et il est retrouvé.

Chers sœurs et frères en Christ,

L'évangile du fils retrouvé ou du fils prodigue représente l'un des récits les plus connus de la bible. Et pour cause, cette parabole de Jésus exprime l'amour inconditionnel de Dieu pour l'humanité.

Oui, qui que nous soyons, quels que soient nos errements et nos égarements, le Père nous attend à bras ouverts.

Nous pourrions en rester là et je pourrais d'ores et déjà prononcer le Amen conclusif.

Pourtant, en revisitant cette parabole tout au long de la semaine, j'en suis arrivé à me dire que le titre traditionnellement donné à cet extrait de l'évangile biaise notre lecture et conditionne notre interprétation, nous focalisant sur le fils prodigue. A cela s'ajoute le fait que le récit se présente avec une simplicité presque enfantine... alors qu'en y regardant de plus près, le message de cette parabole s'avère loin d'être enfantin.

Finalement, je me suis même posé la question de savoir si au fond, cette lecture orientée par un titre inséré par les traducteurs de la bible ne nous amène pas à nous positionner en définitive à la manière des scribes et des pharisiens, avec une compréhension très légaliste des Écritures où nous nous situons principalement dans les registres de l'obéissance et du faire.

En effet, en nous focalisant sur le fils prodigue qui quitte la maison de son père, dilapide son héritage dans une vie de désordre pour se retrouver dans l'impasse, n'aboutissons-nous pas à une compréhension somme toute très moralisante de cette parabole ?

Il s'est éloigné de Dieu, s'est cogné le nez (forcément...), mais a heureusement retrouvé le bon chemin, et dans sa grande miséricorde, Dieu l'a accueilli à bras ouvert. Autrement dit, le pécheur est pardonné, malgré tout. Moralité de l'histoire : quand nous nous éloignons de Dieu et que notre existence tend à devenir désordonnée, nous pouvons revenir vers Dieu qui nous attend à bras ouverts... et tout rentre dans l'ordre.

La parabole ne s'arrête pas là. Elle met aussi en scène le fils aîné qui porte un regard impitoyable et définitif sur le frère qui est sorti du cadre, ne comprenant pas la bienveillance

du père à son égard. Ce fils renvoie évidemment aux scribes et aux pharisiens qui reprochent à Jésus d'avoir des contacts avec les collecteurs d'impôts et les pécheurs, allant même jusqu'à manger avec eux.

Si nous poursuivons dans la lancée de notre interprétation focalisée sur le fils prodigue, son égarement et son retour sur le droit chemin, n'en arrivons-nous pas à comprendre qu'au fond, Jésus essaye de dire aux pharisiens : ne soyez pas plus durs que ne l'est Dieu lui-même. Il s'était perdu, il est rentré dans le cadre et il faut s'en réjouir, à l'instar de Dieu.

Est-ce cela que Jésus cherche à transmettre avec sa parabole ? Jésus se montre-t-il bienveillant envers les pécheurs et les collecteurs d'impôt avec pour objectif de les remettre dans le droit chemin ?

Une telle compréhension correspond effectivement à une manière de se positionner que l'on trouve au sein de l'Église : la conviction d'être dans la vérité à l'opposé des autres qui sont dans l'erreur et de poser sur eux un regard au meilleur des cas condescendant, dans l'attente qu'ils se convertissent et rentrent enfin dans le cadre...

Je ne sais pas vous, mais en ce qui me concerne, il n'y a rien dans tout cela qui me parle de grâce ou de bienveillance. Et c'est à mon avis précisément ce genre de compréhension opposant la vérité à l'erreur, les bons aux mauvais, qui éloignent aujourd'hui nos contemporains de la foi.

Aussi je vous propose ce soir de nous déplacer et d'essayer de porter un autre regard sur la parabole. Plutôt que de partir du principe que Jésus veut montrer aux scribes et aux pharisiens qu'il est toujours possible de faire demi-tour et de revenir dans le droit chemin parce que Dieu est miséricordieux et qu'Il pardonne aux pécheurs, je pose l'hypothèse qu'en fait, Jésus décrit deux attitudes existentielles, l'une aussi mortifère que l'autre, tout en posant les balises d'un chemin de vie.

La première attitude est incarnée par le fils cadet. Comme tout un chacun, il cherche un sens à sa vie... il cherche à s'épanouir et à exister... dans la consommation, la jouissance. Il part pour un pays lointain... Dans sa quête de bonheur, il s'éloigne... et finit par se perdre. Lui qui cherchait à croquer la vie à pleines dents, à consommer et à jouir coûte que coûte, se trouve paradoxalement confronté à la famine...

Tout cela comporte des résonances très actuelles. Évoluant dans une société de consommation nourrissant l'illusion que l'on puisse se réaliser et trouver son bonheur dans ce que l'on peut se payer et dans ce que l'on consomme, ne sommes-nous pas aussi confrontés à la famine : perte de sens, vide intérieur qui tôt ou tard tend à devenir destructeur ? Bien plus, derrière l'apparente liberté que semble nous offrir notre pouvoir d'achat, ne tendons-nous pas à devenir les esclaves des biens matériels, esclaves affamés comme le fils lorsqu'il arrive au plus bas : la parabole nous dit qu'il aurait bien aimé manger des gousses dont étaient nourris les cochons qu'il gardait, mais on ne lui en donnait pas...

J'ai récemment revu une amie d'enfance qui mène une remarquable carrière professionnelle dans le marketing et qui me disait son désarroi. « Mon travail, c'est de faire en sorte que les gens en veulent toujours plus et qu'ils consomment toujours plus ; c'est de mettre en œuvre des stratégies pour que les gens s'imaginent qu'en consommant plus, ils seront plus heureux... et plus j'avance, plus je me dis que ça n'a pas de sens et je me trouve prise dans un conflit intérieur parce qu'en fait, j'alimente la frustration. Paradoxalement, j'incite les gens à consommer alors que personnellement, j'essaye maintenant de me contenter de peu, de me concentrer sur ce que je vis avec mes enfants et mon compagnon... et je me sens plus heureuse ainsi. La vie, ce n'est pas toujours plus. »

La seconde attitude est incarnée par le fils aîné. Si son frère cherche à exister au travers de la consommation et la jouissance, lui cherche un sens à son existence et une reconnaissance dans l'obéissance, dans des principes et des convictions bien ancrées, dans une droiture morale irrécusable visant à susciter la fierté de son père.

Alors certes, nous pourrions nous dire que ce fils fait preuve d'une exemplarité sans faille... et que s'il réagit mal face à la fête que son père organise pour son ingrat de frère, c'est somme toute compréhensible. En effet, la parabole souligne que le père n'en avait jamais fait autant pour lui qui s'est toujours dévoué corps et âme ; pas même un chevreau pour festoyer avec ses amis... alors que pour l'autre, c'est carrément le veau gras qui est apprêté et servi.

Mais au-delà d'une réaction tout à fait justifiée face à une injustice flagrante, ce fils aîné n'incarne-t-il pas la rigidité, l'aigreur, voire la violence qui apparaît lorsque l'on cherche à exister par ses mérites et en fonction de ce qu'on estime être « juste » ou au moins conforme à de bons principes ?

Là aussi, nous sentons quelque chose de tout à fait actuel et familier. Là où l'humain se raccroche à des convictions qui ne souffrent d'aucune remise en question, qu'elles soient religieuses, politiques ou morales, là où l'obéissance coûte que coûte constitue le principe de base de l'existence, l'humain devient esclave en développant une rigidité, une fermeture et une violence qui sentent la mort.

Nous pouvons à juste titre être consternés en considérant l'attractivité que peut exercer un islam radical sur des jeunes ayant pourtant évolué au sein de familles modérées, ou tout simplement « ordinaires », dans le pays des droits de l'homme. Mais dans le christianisme aussi, les courants conservateurs et fondamentalistes semblent avoir le vent en poupe, avec des convictions inébranlables et exclusives, ainsi que des positionnements extrêmement moralisateurs.

Les deux frères de notre parabole cherchent un sens à leur existence ; ils sont en quête de reconnaissance et d'intensité, l'un par la consommation, l'autre par son obéissance sans faille, par des principes et des convictions solidement ancrées. En définitive, l'un et l'autre sont esclaves... l'un et l'autre se trouvent confrontés à la mort.

Au fond, ces deux frères constituent les deux faces d'une même médaille. Quand bien même leurs attitudes se situent aux antipodes, ils vivent exactement la même chose ; ils se trouvent tous les deux confrontés à l'esclavage et à la mort. Considérant l'évolution de notre

société, je me dis qu'ils renvoient aussi aux deux plateaux d'une balance infernale : lorsqu'à force de désillusions, de frustrations jamais assouvies et de famine intérieure, l'humain se retrouve dans la situation du cadet avec ses cochons, il risque fort de tomber dans l'extrême inverse en essayant de se raccrocher à des idéologies, ou à des convictions rigides dans lesquelles il espère trouver son salut.

Pour le cadet de notre parabole, les choses changent lorsqu'il rentre en lui-même. Cette expression mérite d'être soulignée. Il rentre en lui-même, il renonce à chercher un sens à son existence à l'extérieur. En rentrant en lui-même, il se trouve et retrouve le père ; c'est dans cette confrontation à lui-même qu'il s'ouvre à Dieu et développe une profonde confiance en la vie **et** en lui-même : une confiance qui lui permet de se remettre en route, en vérité et en toute humilité, en assumant son histoire, ses erreurs et ses égarements.

Le fait de rentrer en lui-même et de s'ouvrir ainsi au Père se solde par une fête, une fête à la vie. La parabole souligne qu'on lui met un anneau au doigt et des sandales aux pieds. Dans l'antiquité, l'anneau symbolise l'autorité, et les sandales symbolisent la liberté... Autrement dit, dans la confiance, nous devenons des hommes et des femmes libres ; nous sommes revêtus d'une autorité qui nous libère de nous-mêmes et du regard des autres, qui nous mène à l'intérieur, lieu de la présence du Père qui nous attend...

Pour moi, c'est là que se manifeste la grâce, la vie en plénitude, la vie ressuscitée, qui n'est autre que la vie même du Christ en nous, à laquelle nous invite les Écritures

Qu'en est-il du frère aîné ? Rejoindra-t-il la fête ? La parabole reste ouverte. Jésus lance ici une interpellation aux pharisiens et à chacun d'entre nous. Il renvoie au Père qui dit : « mon enfant, tu es toujours avec moi ».

A nous d'en prendre conscience en entrant en nous-mêmes, en nous confrontant à nous-mêmes en vérité, à l'instar du cadet, pour nous ouvrir au Père, qui nous permet de nous retrouver, de ressusciter, de participer à la fête de la vie, d'enfiler l'anneau de l'autorité qui n'a pas besoin de justifier son existence, et les sandales de la liberté.

Alors me direz-vous : sommes-nous dispensés de chercher à faire le bien, de nous montrer charitables et fraternels ? Et je vous répondrais : quand on est bien dans ses sandales, ça vient tout naturellement. C'est ça l'effet de la grâce ! Amen